

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 2

MONTREAL, 16 JUIN 1894

\$2.50 PAR ANNEE,
LE NUMERO 5 CTS



LA CHARMEUSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POUIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 16 JUIN 1894



L'extrémiste n'est qu'une malfaçon.

La ruse est le seul vice qui ne se lise pas sur
la figure."Moi disait Patrick, je déteste le bicicle, parce-
quo je n'aime pas à marcher assis."Le bras robuste qui secoue les pommiers, n'est
pas celui qui ramasse le plus de fruits.Il y avait certainement du gravier dans la
poussière dont certains hommes ont été faits.Il y a bien des gens bâtis sur le principe du
pétard. Ils réussissent à faire du bruit; mais ils
restent crovés.Cupidon est toujours représenté comme un en-
fant, parceque l'amour n'a jamais vécu assez long-
temps pour vieillir.Si vous voulez conserver un ami, riez à ses
bons mots, quoique vous ne soyez pas obligés de
les entendre plus de dix fois.Ne désespérez pas des folies de la jeunesse. Le
chat qui est l'animal le plus grave de la création
a pourtant l'enfance la plus folâtre.Le monde est comme un panier de fruits, avec
cette seule différence que les gros se mettent sur
le dessus tout seuls; les petits remplissent le
panier.Un missionnaire vient d'être dévoré par des
cannibales de l'Océanie, pour mauvaise conduite,
sans doute, parce qu'un voyageur l'a trouvé la
main dans le plat."Vois-tu ces antiques monuments? disait Cali-
no à son fils, on visite à Rome. La science mo-
derna n'a jamais pu arriver à produire des édifices
qui ont duré aussi longtemps."C'est tout un spectacle que de voir frapper du
pied et froncer les sourcils, une femme en train
de faire, par le téléphone, des reproches à son épi-
cier qui est à trois milles de là.

L'intention meilleure que le fait

La dame.—Mon Dieu! Je suis désolée de vous
donner tant de trouble.Le cordonnier, enthousiaste.—Pas du tout, pas du
tout. Madame serait à mille pattes que j'en serais
enchanté.

CURIEUX MÉLANGE

Berthe.—Tu es le plus drôle de mélange que
je connaisse, Alfred. Tantôt, tu as un caractère
tout à fait énergique et le lendemain tu es com-
plètement efféminé.Alfred.—Affaire d'hérédité, je suppose. J'ai
beau remonter dans l'histoire de mes ancêtres, je
constate que la moitié de la lignée était des
femmes.

PAS DANS LES CONDITIONS

Elle.—Penses-tu que tu pourrais te tirer d'aff-
aires seul pendant huit jours à la maison? J'ai
envie d'aller me promener.

Lui.—Certainement, chère, je le puis.

Elle.—Mais tu vas être malheureux? Tu vas
t'ennuyer?Lui, pour la rassurer.—Mais non! Pas du
tout.

Elle.—Alors, je n'y vais pas.

DANS LE PAYS DE LA P. P. A.

La dame.—Êtes-vous protestant? Je ne prends ja-
mais de fiacre que s'il est conduit par un protestant.

Le cocher.—Je ne le suis pas; mais mon cheval l'est.

La dame.—Qu'osez-vous dire, insolent?

Le cocher.—Ma grande vérité! Je ne l'ai jamais vu
se mettre à genoux.

BÉNÉFICE NET

Nous rencontrons, l'autre jour, un vieux plan-
teur sudiste qui était rempli de souvenirs de l'an-
cien régime esclavagiste. "Les nègres sont plus
intelligents que vous ne seriez porté à le croire"
nous disait-il, et il nous en donna un exemple.—Mon vieux Zec était un des plus espions de
la plantation. S'il y avait un mauvais coup de
fait, je ne me trompais jamais en le lui attribuant.
Mais il avait toujours une raison pour sortir de
la difficulté. Je le surpris un jour avec un pou-
let volé dans ses poches. "Mon bonhomme, lui
dis-je, cette fois, c'est le fouet qui t'attend." —
"Pardon, maître, me répond-il, si je vous prouve
que j'ai pris ce poulet dans votre intérêt, me lais-
serez-vous aller?" — "Oui, Zec, mais, tu ne pour-
ras pas." — "C'est pourtant facile. Quand vous
m'avez acheté, je pesais cent cinquante livres et
vous m'avez payé \$900. Je vaud donc \$6 la livre.
Ce poulet ne se vend que dix sous la livre. Si
avec 3 livres de poulet vous faites une livre de
Zec, vous avez gagné \$5.70 net. C'est clair comme
tout."

Je renvoyai Zec dans sa case.

CHACUN SON DU

Il est juste que chacun réclame sa part de mé-
rite. Mademoiselle Lili, âgée de cinq ans, est
absolument de cette opinion et elle réclame son
dû quand on oublie de le lui accorder.Dernièrement, la matinée avait été orageuse,
et elle avait mis sa bonne sur les dents. Celle-ci
n'y tint plus quand elle reçut des coups de pieds
et des crachats, et elle fit ses plaintes au papa.—Comment! Petite malheureuse, lui dit le
père. Mais c'est incroyable! Il n'y a absolument
que le démon qui ait pu te faire donner des coups
de pieds et te faire cracher à ta bonne!—Les coups de pieds, reprend Lili, c'est pos-
sible que le démon s'en soit mêlé; mais pour les
crachats, j'ai trouvé cela à moi toute seule.

LE COMITÉ DE LA TABLE

Voilà la saison des tournois commencée: cri-
ket, lacrosse, football, une rencontre n'attend pas
l'autre. Il y a quelques samedis passés, une es-
couade de champions haut canadiens était venue
défier les Shamrocks chez eux. Selon l'usage, les
nobles étrangers sont reçus avec tous les hon-
neurs; et le code de la guerre ne défend pas
d'accabler ses adversaires de politesses et même
de les désarmer d'avance par la bonne chère.La lutte commençait à deux heures précises;
et bien que l'horloge du St-Lawrence Hall mar-
quât déjà une heure et demie, la bombance allait
grand train. Ces messieurs de Toronto ne fai-
saient grâce à aucune bouteille.Les Shamrocks, qui avaient le championnat pré-
sent à la mémoire, ne les suivaient que de loin.
Quand on partit pour le terrain, le team de
Montréal n'avait plus le moindre doute sur ses
succès: les torontoniens n'y étaient plus. Mais
voilà bien un changement de décors dans l'enclos
du tournoi, où les attendaient un bataillon de
beaux hommes, frais, dispos, vigoureux et prêts à
la lutte.—Comment, dit le capitaine des Shamrocks.
Les messieurs que voilà ne sont pas le team de
Toronto?—Oui, reprend l'autre capitaine, mais ces mes-
sieurs sont le team de paix. Ceux-ci sont le team
de guerre.

L'ANTIQUITÉ DE L'IMPERMÉABLE



Adam.—Mais tu ne vas pas sortir à la pluie, chère ? Tu te feras mourir.

Eve.—Ne crains rien, j'ai mis mes feuilles de caoutchouc.

MONSIEUR BIEN AU COURANT

La tenacité des voyageurs de commerce n'a de rival que l'entêtement des mouches la veille d'une pluie ; mais chez eux, comme dans les autres ordres organisés, il y a des degrés de mérite. Il est compris que les agents d'assurance et de machines à coudre y tiennent le premier rang. Nous sommes, pour le moment, dans le département des assurances. L'agent est aux prises avec un entêté qui ne veut pas se prémunir contre les incendies. Et je vous prie de croire quel tableau consolant l'homme de la providence fait miroiter aux yeux de sa victime !

—Bien ! Raisonnons un peu, lui réplique le propriétaire, poussé à bout d'arguments. Croyez-vous que, réellement, ma maison brûle durant le terme de mon assurance ?

—Je vous l'ai dit, la statistique établit cette probabilité.

—Mais, cependant, vous ne le croyez pas, puisque votre compagnie veut parier contre moi qu'elle ne brûlera pas. Prenez vous, oui ou non, les intérêts de votre compagnie ?

L'agent comprit que le grand moment était arrivé et que, seul, un grand effort le ferait sortir du coin où il était acculé.

—Vous me forcez, reprend-il, en hésitant, à vous confier le secret de ma vie ; mais vous êtes un homme d'honneur. Promettez-vous de ne pas me trahir ?

—Mais certainement oui.

—Il y a cinq ans, la société que je fais profession de servir aujourd'hui, m'humilia en présence de la jeune fille que je courtais et fit manquer mon mariage. De ce jour, je vouai une haine éternelle aux monstres qui ont ruiné mon bonheur. Je travaille donc pour me venger d'eux, et je n'aurai de repos que lorsque je les aurai tous ruinés. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je veux que vous preniez une assurance dans cette compagnie ?

MAL TOMBÉE

Petite conversation de tramway.

—Comment vas-tu, ma chère ?

—Superbement ; et toi ?

—Très fatiguée ; je viens de visiter Hélène.

—Comment est-elle ? Quel triste mariage elle fait ! Ce petit Lambertin, un viveur, un flirt, un dissipé ! Qui boit, court, joue aux cartes, passe pour tricher et n'a jamais le sou !

—Je ne crois pas un mot de tout cela. Au contraire.

—Mais je le sais par mon frère. Lambertin est un monstre.

—Je le crois moins que jamais ; ce n'est pas Hélène qu'il épouse, c'est moi. Tiens, voilà un coin de libre, là-bas, je m'en empare. Au revoir, chère !

NOBLESSE OBLIGE

Madame de Lapetite Potée a la manie de vivre dans les grandeurs ; mais le problème est difficile, les jours qu'elle n'a pas le sou. Comment aller acheter pour deux centins de saucisse ou de fromage ? Mais elle a le génie de sa manie. Elle file sur la rue St-Laurent, s'arrête devant

une vitrine de charcuterie et finit par entrer dans l'établissement.

—Excusez ma curiosité, dit-elle au commis, quelle est la substance noire que je vois à l'étalage ? Est-ce du marbre, de la mosaïque ou un plat de table ?

—C'est ce que nous appelons de la tête en fromage, madame.

—Et cela se mange ! Dans les petits ménages sans doute ? L'envie me prend d'en goûter. C'est peut-être excellent ?

—Délicieux, madame. Combien de livres madame désire-t-elle ?

—Pas autant que cela ; ce n'est que pour la gaspiller. Est-ce qu'il y en a assez dans cinq sous pour nous donner une idée ?

Et elle part avec son lunch dans la main.

GENTLEMAN FARMER INTEL-LIGENT

Monsieur Piquenbois vient de s'acheter une résidence d'été, avec dépendances, métairie, etc. La première visite qu'il reçoit est celle d'un placier en quincaillerie. C'est surtout des clochettes pour vaches qu'il veut lui vendre.

—Voyez donc ces gentilles clarines ! lui répète-t-il à tous moments. C'est un vrai bijou au cou d'une vache.

—Mais, reprend Piquenbois ; elles n'ont presque pas de son !

—Vous ne savez donc pas que c'est le dernier genre ? Du moment que vous entendez cette clochette, c'est que l'animal n'est pas loin. Vous savez immédiatement où aller le prendre sans perte de temps. Tandis qu'avec les autres, vous avez des milles à courir.

—Vous avez raison ; mettez m'en deux douzaines.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE

Le peuple n'a pas toujours l'esprit façonné pour les beaux arts, et il y a un brave père de famille qui vient de le prouver. A force de sacrifices, il a pu tenir au collège son fils durant quatre années ; et celui-ci a fini par découvrir qu'il n'avait réellement de talent que pour la musique. Ce fut une bien pénible scène lorsqu'il annonça à son père la détermination de se consacrer à cet art divin. Le fait est que le papa restait absolument sourd à toutes les objurgations du fils, qui passait ses jours et ses nuits à se lamenter et à pleurer. Le futur artiste finit enfin par triompher des préjugés de l'homme du peuple, qui donna son consentement, mais avec une restriction importante.

—Eh ! bien ! Puisque tu le veux absolument, lui dit-il, je me résigne ; mais n'amène jamais ta serinette devant ma porte.

MÉPRISE PROBABLE

Le consommateur, assis à une table de restaurant, est dans une grande fureur. Il perd son temps à vouloir triompher d'un poulet qui lui tient tête.

—Garçon, crie-t'il, vous vous moquez des gens ! Ce prétendu poulet est immangeable.

—Monsieur me surprend, reprend suavement le garçon ; c'était le plus jeune de la basse cour ; car le patron n'achète que des volailles vivantes. Et il y a même quelque chose de remarquable à propos de celui-ci. C'était un poulet d'une vigueur extraordinaire. Quand le cuisinier a paru dans la cour, il a pris son vol et il est allé se percher sur le coq de la girouette. Il a fallu le tuer au fusil.

—Au fusil ! Ah ! je comprends tout. C'est la girouette que vous avez tuée.

ENVERS ET CONTRE TOUS

Le journaliste, au tramp.—Vous vous dites poète ? Avec quel genre de vers êtes-vous le plus familier ?

Le tramp.—Les re-vers, monsieur.

CONTRE REFUS



La dame du logis.—Je ne suis qu'une pauvre veuve, monsieur, et...

Le tramp.—J'aimerais à pouvoir rencontrer vos vœux, madame, mais je suis déjà fiancé.

L'INSTITUTRICE SENTIMENTALE



I
Toto.—L'entends-tu ? Elle dit que son âme est rivée !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Le docteur visite un de ses malades, alcoolique invétéré, et le trouve atablé devant un verre de rhum.

—Vous le voyez, cher docteur, j'allais boire à votre santé.

—Du rhum, fait le docteur en prenant le verre; c'est, en effet, excellent pour ma santé, mais désastreux pour la vôtre.

Et il avale la liqueur au nez de son client ahuri.

—Dis, petite mère, veux-tu me donner en core un petit dragée ? un tout petit.

—Mais bébé, je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas dire un dragée; dragée est au féminin.

—Oh ! petite mère, tu sais bien, celles-là ne sont pas au féminin, elles sont au café.

Au restaurant.

Le client.—Eh bien, garçon, et mon potage à la tortue, que j'attends depuis une demi-heure.

Le garçon.—Oh ! Monsieur ! Monsieur n'ignore pas combien les tortues sont lentes !

Dernièrement, un jeune carabin disait à l'éminent X..., chirurgien en chef de plusieurs hôpitaux militaires et civils :

—Moi, docteur, je ne réussirai jamais à amputer convenablement un membre. La vue du sang paralyse mes moyens.

—Je suis dans le même cas que vous, répond le chirurgien... Aussi, quand je coupe des jambes ou des bras, je ferme les yeux !

Fin de repas de table d'hôte.

Un gros Monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine.

—Pardou, Madame, je suis un peu myope... Je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.



IV
... il faut lui ménager une petite surprise.

A une baraque de la foire :

—Venez voir, Mesdames et Messieurs, le jeune Alcindor, natif de Carcassonne, âgé de dix-neuf ans. C'est un des rares spécimens de la race des géants disparus depuis longtemps de la surface de la terre. Il est plus que grand, il est énorme; et sa taille est tellement haute qu'il est obligé de se mettre à genoux pour se gratter la tête, quand ça le démange; sans cela il n'y arriverait pas !!

Après avoir lu dans les journaux parisiens le compte rendu enthousiaste de la représentation de *Palstaff* à l'Opéra-Comique, cet excellent Calino s'est écrié

avec conviction :

—Qu'est-ce qu'on disait donc que les pièces italiennes n'allaient plus passer en France !

Enfants terribles :

Jub's, haroyant.—Maman, je viens d'avaler une cartouche du revolver de papa.

La mère.—Misérable ! Et dire que je ne puis pas même le fouetter ! J'aurais peur de faire éclater la cartouche !



III
Maintenant, pour voir si c'est son âme ou sa robe qui est mieux clouée...

On cause de lettres anonymes. Chacun dit son mot.

—C'est l'arme des lâches, dit M. X...

Blandard, qui écoute fort attentivement, dit :

—Un jour, j'ai voulu me rendre compte de l'effet que pouvait produire une lettre anonyme; je m'en suis écrit une à moi-même... Eh bien, je suis resté profondément indifférent.

Un médecin célèbre par sa brusque franchise est appelé au chevet d'un malade.

Il pause un long moment; puis, sans mot dire, secoue la tête d'un air lugubre.

—Enfin, docteur, quelle est ma maladie ?

—Je ne puis vous répondre tout de suite; je vous le dirai; après l'autopsie.

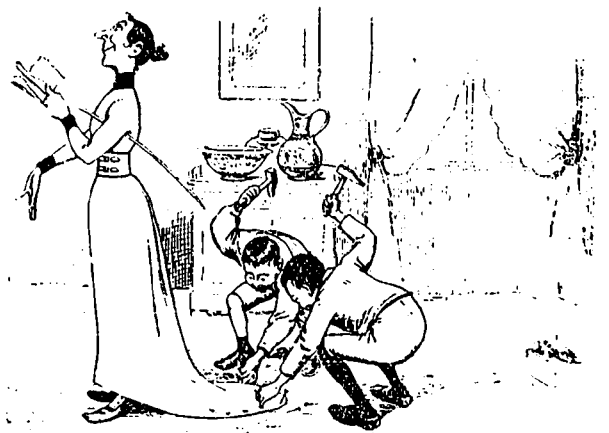
Calino gourmande son fils, âgé de sept ans, pour s'être mal conduit en société.

—Polisson, lui dit-il, m'as-tu jamais vu me conduire de la sorte, quand j'avais ton âge ?

Quelqu'un disait, d'un ton malicieux, à M. Alexandre Dumas fils :

—Votre père, n'est-ce pas, était mulâtre ?

—Oui, Monsieur, mon père



II
Coro.—Mais, alors, faut clouer sa robe, aussi !

était mulâtre, mon grand père nègre, et mon arrière-grand-père singe. Et ma généalogie commence où la vôtre finit.

Leçon de choses :

La maîtresse montrant son petit doigt.

—Comment appelle-t-on cela ?

Silence de l'élève.

—L'auriculaire, reprend gravement la pédante.

Il est ainsi nommé parce qu'on se le met parfois dans l'oreille.

Puis continuant et levant l'index :

—Et celui-ci ?

—L'oculaire, répond l'enfant, parce qu'on se le met souvent dans l'œil.

Un sellier vient de recevoir une commande ainsi conçue :

“Envoyez moi une selle pour une dame assez mince recouverte d'une peau de sanglier.”

Le sellier court encore.

Le professeur d'histoire interroge le fils d'un directeur de journal.

—Dites moi ce que vous savez de l'annexion de Carthage par la République romaine ?

—D'abord, Monsieur, je n'appellerai pas cela une annexion, mais un *encartage* !...

En correctionnelle.

—Accusé, quelle est votre profession ?

—Faiseur de tours en plein vent, mon président.

—Ce n'est pas une profession, cela...

—Bah ! Eh bien, et M. Eiffel ?

Croisé hier un pauvre diable que conduisait en laisse un caniche marmitoux.

Au cou du mendiant pendait un écriteau.

N'ayez pas honte de me donner qu'un sou

JE SUIS AVEUGLE !



V
Toto.—Je crois que c'est son âme qui s'est décrochée la première, hein ?

LE CHAT

Au sentiment, à la tendresse,
Le chien joint la fidélité.
Le chat plaît par sa gentillesse,
Les grâces et l'agilité ;
En ses yeux brille un caractère
Tout à la fois plaisant et fin :
Dans l'art d'amuser le parterre
Il fut le maître de Carlin

Contre des animaux paisibles
Le chien en plaine prend l'essor.
Contre des animaux nuisibles
Le chat nous sert bien mieux encor.
Quel prix n'aurait-il point ses services,
Si, de ces êtres pleins d'appas,
Adorés, malgré leurs caprices,
Il pouvait prendre tous les rats !

Mais chat joli, femme jolie,
Toujours entre eux vivront en paix :
Ruse, détour, plaisir, folie,
Pour tous deux ont même attrait.
Voyez-vous comment la coquette
En use avec ses favoris ?
Elle les joue, elle les traite
Comme le chat fait la souris.

Le chat est friand ; et les belles
Partagent ce charmant défaut ;
Il est amoureux ; et près d'elles
L'est-on jamais plus qu'il ne faut ?
D'amour le chat est leur modèle ;
Aussi, quand l'amant délicat
Obtient la main de la rebelle,
C'est toujours : Mon cœur ou mon chat !

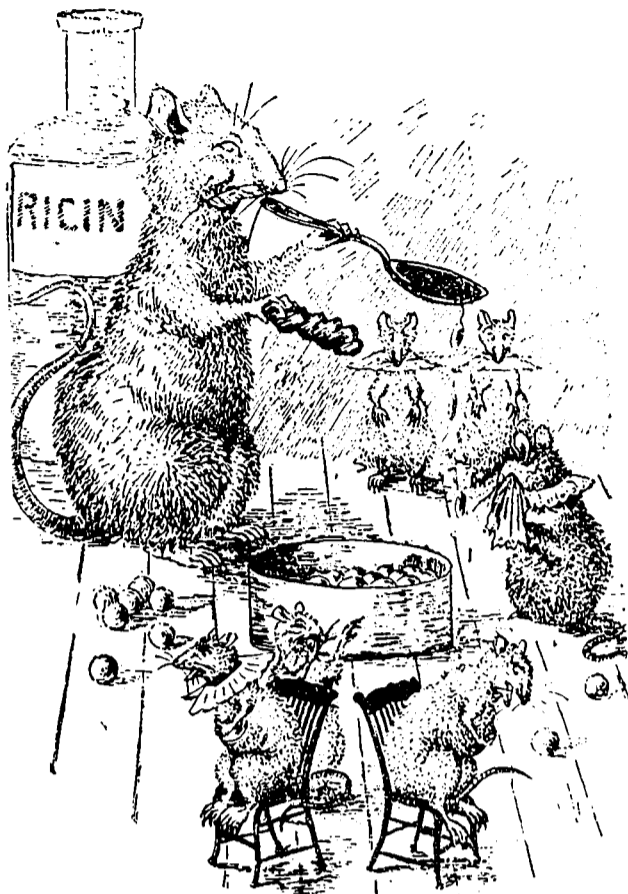
Ce mot-là, dis-le-moi sans cesse,
Eglé ! mais ne le dis qu'à moi
Qu'il rend bien cette douce ivresse
Que je ne sens qu'après de toi !
De Minette offre moi les charmes,
Mais point de ses malins retours ;
Pour mes rivaux garde ses armes ;
Fais pour moi patte de velours.

LE GRAND PONT DE MEMPHIS

Bien entendu, il ne s'agit point d'un pont de l'antique Memphis, mais bien d'une construction monumentale que l'on vient d'élever dans la ville qui porte ce nom d'histoire ancienne aux Etats-Unis, sur le Mississippi. Il s'agissait de réunir les deux Etats d'Arkansas et de Tennessee à travers l'immense fleuve, sans pour cela gêner la navigation, qui y est fort active. On a dû faire un pont d'acier immense et très élevé au-dessus de l'eau.

On a commencé pour cela par construire, sur la rive de l'Arkansas, ce qu'on nomme une *approche*, c'est-à-dire un long viaduc en pente douce, se prolongeant très loin pour permettre d'atteindre la

BONNE CHÈRE A L'HORIZON



La mère Ratibois. — Attention, mes enfants ! La cité n'est plus en état de nettoyer ses ruelles. — Purgez-vous.

hauteur à laquelle le pont lui-même devait passer au-dessus du Mississippi. Ce viaduc comprend d'abord une sorte de pont en bois de 2790 pieds de long, pont précédé lui-même d'un remblai ; puis on trouve une partie en fer de 2650 pieds. Enfin le pont proprement dit, en acier, est long de 2330 pieds : ce qui fait que l'ouvrage, dans son entier, s'étend sur une longueur de 12000 pieds à peu près. Ce qui est remarquable, c'est que le pont en acier comprend une *travée*, une portion de 700 pieds, qui ne repose sur des appuis qu'à ses deux extrémités : le célèbre pont du Forth, dont il a été tant parlé, et ici même, se fait gloire de posséder 2 travées de 1511 pieds ; on cite en outre le pont de Lausdorom, ou de Sukkin, dans l'Inde, dont une des travées atteint 738 pieds.

Bien entendu, il ne s'agit là que de ponts non suspendus : ceux-ci peuvent avoir des travées très longues, précisément parce que les câbles de suspension soutiennent le tablier : c'est ainsi que le pont de Brooklyn, le célèbre pont réunissant New York à son faubourg, a une travée de 1131 pieds de long ; le pont suspendu du Niagara en a une de 1098 pieds, celui de Cincinnati une de 911 pieds.

On a mis 3 ans et demi à terminer le pont Memphis ; il a fallu creuser parfois jusqu'à 120 pieds, pour établir les fondations des piles, dont quelques-unes ont jusqu'à 124 pieds de hauteur.

Avant de finir, nous donnerons quelques chiffres sur les ponts les plus longs existant aujourd'hui. Le pont de Brooklyn est long au total de 1388 pieds, y compris les viaducs qui en forment les approches ; celui de Montréal s'étend sur 1883 pieds. Nous trouvons ensuite 1131 pieds pour le pont de Poughkeepsie (dans l'Etat de New York), 2175 pour celui d'Omaha, 1998 pour celui de Cincinnati, 1395 pour celui de Saint-Louis. Nous nous arrêtons là ; mais on peut voir que le pont de Memphis peut, à tous égards, être classé parmi les chefs-d'œuvre de l'art de l'ingénieur.

LES SOURIS FILEUSES

Le journal *la Nature* rapporte qu'un industriel écossais, aussi patient qu'ingénieur, a dressé deux petites souris à faire du fil au moyen d'un appareil dont il est l'inventeur. Le principe de la machine est un petit moulin actionné par des pattes de souris. Elles peuvent ainsi filer et dévider 100 à 120 fils par jour, chacune, et doivent fournir, chacune, une course de 17 milles pour arriver à ce résultat. Bien qu'elles pèsent très peu, elles produisent ce travail tous les jours très régulièrement et sans fatigue apparente. Pour un sou de farine, elles ont à manger pour cinq semaines ! Pendant ce temps, les petites bêtes font environ 3850 fils. Les journaux anglais affirment que l'intelligent filateur vient d'acquiescer une maison dans laquelle il procède à l'installation en grand de moulins à souris. Il compte pouvoir en mettre 10000.

MEPRISE FATALE



I

Mademoiselle Fleur de Lys faisant visiter la serre. — Ceci est la passion de papa, les cactus. Il vit au milieu d'eux.
Le jeune visiteur. — Voici une variété que je ne connaissais pas. Quelle forme comique ! Laissez-moi prendre un de ses aiguillons



II

Hélas ! Cette forme comique, c'était la tête du papa !

LES GRANDES MARQUES DE CIGARE



LE "HONEY-MOON".

LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

PAR W. W. HOWIE — PRINCE GEORGE CO., M. D.

Couches à graine. — Une terre glaise riche est ce qu'il faut pour les plantes de tabac.

L'endroit favorable pour une couche devrait être le côté sud d'une petite élévation aussi protégé que possible par des bois ou plantations.

Après avoir bien brûlé de la broussaille sur le terrain, creusez profond et continuez de creuser, ratisser et couper jusqu'à ce que chaque motte, racine et pierre soit enlevées; alors, applanissez et pulvérisiez proprement avec le rateau.

Quant à la variété à planter, je crois que le Cuba est une très bonne espèce pour notre climat.

Le Connecticut (*Seed leaf*) est le meilleur, mais le mode de culture influe beaucoup sur la qualité; Mélangez un gill de graine pour chaque 10 yards carrés avec $\frac{1}{2}$ de gallon de platre de Paris ou de cendre passées et semez de la même manière que les jardiniers sèment leurs petites graines avec seulement la main un peu plus lourde; roulez avec un rouleau à main ou pressez avec les pieds. Si la graine est semée de bonne heure il faudra la couvrir avec des branches sans feuilles, mais il n'est pas nécessaire de la couvrir avant la mi-mars.

La graine de tabac peut être semée pendant l'hiver si la terre n'est pas trop mouillée ou gelée.

Le meilleur temps des semailles est du 10 au 20 Mars, mais il est plus prudent de semer dans l'intervalle, si le terrain est en bon ordre pour être travaillé.

Ne semez jamais à moins que la terre ne soit en parfait état, car le travail est perdu si la terre est trop humide et pas suffisamment préparée.

Le terrain doit être tenu très propre et les mauvaises herbes doivent être arrachées une à une avec les doigts, pour cela ne vous servez jamais de fumier qui contiendrait des herbes ou des graines.

Après que le plant est levé, mettez un peu de fumier sur le dessus une fois par semaine, en semant à la main et à la volée; le fumier doit être composé de un $\frac{1}{2}$ minot de "unleached ashes" ou 1 minot de tourbe brûlée, 1 minot de terre vierge de forêt, 1 gallon de platre, $\frac{1}{2}$ gallon de suie, $\frac{1}{4}$ de gallon de sel dissout dans 2 gallons de fumier liquide et 4 livres de soufre pulvérisé, le tout bien mélangé.

Préparez en une grande quantité de bonne heure au printemps ou mieux l'hiver et rangez dans des barils pour être prêt quand le moment sera venu de s'en servir.

Cette composition, parmi beaucoup d'autres expérimentées, a été trouvée efficace pour arrêter le ravage des mouches; joignez-y le fréquent époussetage de la plante et vous en serez payé par la vigueur croissante que cela communiquera

à vos plants; plus la plante sera vigoureuse de bonne heure, moins elle aura à craindre des mouches; cette mouche petite et noire est semblable à un puceron, elle se plaît dans les temps froids, secs et durs et disparaît quand les pluies douces et le chaud soleil du printemps apparaissent. Si cela vous est possible, distancez vos plants de $\frac{1}{2}$ " à 1 pouce et si ils sont encore trop serrés, ratissez quand ils seront de la largeur d'une pièce de 5 cts, usez pour cela d'un petit rateau ordinaire avec dents en fer de 3" de longueur, courbées au bout, les dents plates de $\frac{3}{8}$ " de largeur et $\frac{1}{2}$ " de distance.

CULTURE

Le meilleur terrain pour la culture du tabac est celui léger, friable, ce que l'on appelle communément une glaise sableuse; il ne doit pas être trop plat, mais bien ondulé et à l'abri des inondations dans les grandes pluies.

Du terrain neuf est préférable au vieux et les cendres sont le meilleur fertilisant pour le tabac, la théorie et la pratique sont d'accord pour prouver cette assertion.

Le terrain que vous choisissez pour votre culture devra être labouré en avril, en ayant grand soin de retourner complètement la terre et de bien labourer toutes les portions qui pourraient être dures et retenir l'eau à la surface; hersez de suite après que la terre a été bien remuée et tenez soin à ce que votre terrain soit propre, léger et bien pulvérisé en le travaillant fréquemment avec le cultivateur et les grandes herse afin de ne pas déranger le tuf de la surface.

Quand le plant est suffisamment grand pour être transplanté et le terrain en bon ordre pour le recevoir, la partie du terrain suffisante pour recevoir la plantation de la saison devra être ratisée, ce qui se fera en suivant les sillons avec une petite charrue à semer (*Seeding plow*) à 2 pieds $\frac{1}{2}$ de distance, puis en les croisant à angle droit en réservant la même distance, ce qui laissera le terrain divisé en carrés de 2 pieds $\frac{1}{2}$ à 3 pieds de côté.

On fait alors usage de la houe pour former les buttes en amenant les deux angles de devant du carré dans le creux, puis en égalisant et applatisant à la houe.

Les sillons doivent être faits peu profonds, les buttes cassées et bien égalisées sur le dessus et, si possible, avec une petite dépression au centre afin de garder l'eau des pluies.

À la première pluie le plant devra être repiqué soigneusement dans chaque butte; un homme habile peut en repiquer de 5 à 6000 par jour; un jeune homme avec un panier précède celui qui plante et lui passe une plante à chaque butte.

En retirant et transportant les plants, une grande attention doit être apportée afin de ne pas casser ni froisser la plante: si vous faites le transport en voiture, mettez les plants dans des paniers ou des boîtes. Le plant ne doit pas être enfoui en terre plus profondément qu'il ne se trouvait dans la couche; la meilleure manière de planter est la suivante: prenez la plante de la main gauche et avec un doigt de la main droite faites un trou dans le centre de la butte; de la main gauche placez les racines de la plante, serrez bien la terre contre la racine en pressant avec le pouce et l'index de la main droite, de chaque côté de la plante et en ayant grand soin de bien presser la terre au bas de la racine.

Si vous vous servez de plantoir pour cette opération, il devra être court et il faudra faire attention que le trou ne soit pas trop profond.

Prenez les plus grandes précautions en plantant car si la plante est mise de travers ou courbée, elle pourra peut-être venir mais ne fleurira jamais et s'il est trop tard pour la replanter elle mourra et tout votre travail sera perdu.

Après trois ou quatre jours vous pourrez enlever les mauvaises herbes, c'est à dire passer la houe près de la plante, arracher la croûte dure du sommet de la butte et rejeter les bords dans le sillon; tout cela peut-être obtenu très facilement si vous procédez aussitôt après avoir planté, mais si vous attendez trop longtemps, la terre se remplit de mauvaises herbes et l'opération devient beaucoup plus pénible.

Après avoir enlevé les mauvaises herbes met-

tez un "gill" bien mélangé de parties égales de platre et de cendre sur chaque plante. Après quelques jours, passez une petite charrue deux fois dans le rang; ceci est une opération très délicate et demande un cheval tranquille et un homme très adroit, car sans précautions vous arracherez tous vos plants. Une semaine après, servez vous du cultivateur ou charrue, l'un ou l'autre sont bons à cette époque de la pousse; continuez ainsi une fois par semaine pendant 4 ou 5 semaines en croisant chaque fois sur celle précédente.

Toute herbe poussant près de la racine devra être arrachée avec la main.

Aussitôt que le tabac devient trop grand pour que ce travail ait lieu sans abimer les feuilles avec le palonnier (*Single tree*), servez vous exclusivement de la houe, en amenant un peu de terre à la plante si cela est nécessaire et en égalisant le sillon fait par le cultivateur.

Si le travail à la houe est bien fait cela suffira jusqu'à la récolte, ayez surtout attention à ce que le terrain soit bien égalisé car la culture plate est la meilleure.

(A suivre.)

L'AMI VERBO

Le colonel D... ne déteste pas les plaisanteries latines. C'est ainsi que, rencontrant son curé, il lui dit à brûle-pourpoint:

— Eh bien, voyons, et Verbo comment va-t-il?

— Verbo, fait le curé très étonné, qui ça, Verbo?

— Eh bien, mais, votre ami Verbo?

— Mon ami Verbo? Mais je ne connais personne de ce nom-là!

— Celle-là est forte par exemple! Voyons, rappelez vos souvenirs. Verbo, dont vous nous parlez tout le temps.

— Moi, je vous parle tout le temps de Verbo? Voyons, colonel, vous avez la berlue!

— Je n'ai pas la berlue. Tous les dimanches vous nous parlez de Verbo!

— Tous les dimanches! Ah ça, mais!

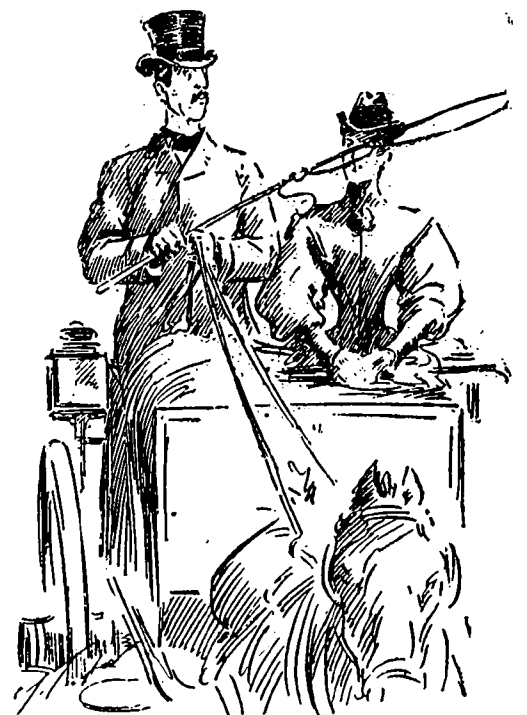
— Oui, tous les dimanches à l'Ordinaire de la messe! Voulez-vous que je vous cite vos propres paroles?

— Ma foi, dit le curé un peu estomaqué, ça me fera plaisir.

— Eh bien, est-ce que vous ne dites pas tous les dimanches: *Quia peccavi nimis cogitatione, verbo et opere*. Eh bien, voyons, depuis le temps que vous nous informez que *Verbo est opéré*, vous devriez bien tout de même nous dire s'il est guéri.

Le curé court encore.

MODE EMBROUILLANTE



Monsieur Grandjean.—Je n'ai jamais vu de plus beau paysage au monde que les dix milles de route que nous venons de parcourir.

Madame Grandjean.—Je n'en saurais rien dire.

Monsieur Grandjean.—Mais tu as des yeux?

Madame Grandjean.—Oui; mais ton fouet me les a couverts tout le temps.

(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

UNE MYSTIFICATION

ECHOS DU CAMP DE COXEY

On payait jadis le passage du pont des Arts.

—Je vous fais traverser la Seine sans payer, dit à ses camarades Hamon, le futur peintre de la *Comédie humaine*, qui est au Louvre ; placez-vous en rang, défilez par ordre, et pressez le pas. Je me charge du reste.

Les rapins obéissent. Arrivés à la tête du pont, leur collègue qui les accompagne sans se mêler à leurs rangs, s'approche du guichet, s'accoude et compte du doigt les jeunes gens qui passent devant lui.

—Deux... quatre... six... huit... dix... douze.

L'employé compte également.

—Douze. En effet, ça fait douze.

Hamon se redresse et cherche avec lenteur dans ses poches, qu'il fouille une à une. Pendant ce temps, ses amis pressent le pas, gagnent le milieu du pont. Enfin, l'artiste retire un sou de son gousset, le jette sur la tablette du contrôleur et s'éloigne.

—Mais ça fait treize sous ! s'écrie l'employé qui le rappelle.

—Treize sous !...

—Ces jeunes gens ?

—Ces potaches ? Je ne les connais pas ! Me prenez vous pour un pion ? Vous les comptiez, je vous ai aidé.

A ce moment, les "potaches", qui avaient compris, disparaissent sur l'autre quai.

Le pont des Arts fut souvent le théâtre d'exploits de ce genre.



Cocardasse. — Pourquoi sommes-nous comme l'industrie minière ?
Passepoil. — Parce que nous sommes complètement paralysés. Demande-moi quelque chose de plus difficile.

Cocardasse. — Pourquoi, alors, ne sommes-nous pas comme l'industrie minière ?

Passepoil. — Parce que nous sommes diablement contents d'être paralysés. Tu es trop jeune pour moi.



Rodepartout. — Pourquoi portes-tu cette canno ?
Gorgempen. — Il y a trop de mélange, dans l'armée de Coxey. C'est pour mettre à l'ordre tous les amateurs qui ne sont pas de notre rang.

PAS D'APTITUDES

Maitre Shillick est furieux : il vient de constater une substitution de pipe dans son étui, de sa belle pipe d'écume de mer et cornée !

La maman, les servantes, tout le monde se met en frais de chercher, quand Toto se montre la tête dans la porte.

—Ho ! Là ! Toto, viens ici ! As-tu vu ma pipe ?

—Oui, papa. J'aime mieux te le dire que mentir ; c'est moi qui l'ai cassée. J'ai bien de la peine.

Naturellement, la grande colère de Shillick fond comme la neige et il caresse affectueusement Toto, qui retourne à ses jeux. Mais, une demi-heure après, madame Shillick trouve son époux tout en larmes.

—Pas possible ! Pauvre grand fou de mari ! S'attacher à une pipe !

—Ce n'est pas pour la pipe ; c'est Toto qui a détruit toutes mes espérances. Je le destinais au barreau comme moi. Mais un enfant qui n'a pas plus de défaites ! Quelle espèce d'avocat va-t-il faire !

CONDITION SINE QUA NON

THEATRE ROYAL

"LES DEUX ORPHELINES"

Le grand drama d'Ennery, "Les deux Orphelines" adapté à la scène américaine, a été le grand succès de Mlle Kate Claxton, une des plus fameuses actrices des Etats Unis.

Cette semaine, la version anglaise des "Deux Orphelines" a été donnée par la compagnie H. G. Carlton. Le rôle de Henriette était tenu par Mlle Carrie Hoffmann, celui de Louise, par Mlle Lara Addison Clift, et celui de la Frochard par Mme F. C. Wells. MM. W. C. Holden et Wilson Enos étaient respectivement chargés des rôles de Jacques et Pierre Frochard.

Ceux qui ont assisté aux représentations s'accordent à dire que l'interprétation a été tout à fait satisfaisante. Mlles Clift et Hoffmann et M. Enos se sont particulièrement signalés.

Il est rare de trouver dans une compagnie dramatique une organisation et une distribution aussi bien équilibrées. Le rôle de la Frochard, l'un des plus difficiles de la pièce, a été, pour Mme F. C. Wells, l'occasion de déployer son talent et son expérience dans l'art théâtral.

La petite danseuse Neleta est simplement une merveille dans l'art chorégraphique.

Grâce à une mise en scène extraordinaire, à la perfection du décor, les tableaux ont été admirés.

La semaine prochaine : *Sins and Shadows*

ABSOLUMENT DESIRABLE

Madame Parvenue. — Est-ce que cette annonce se lit bien : "Une dame veut vendre son cheval favori à un bon monsieur ; jeune, sain et n'ayant peur de rien."

Clara. — Mais, c'est exactement le mari que je cherche !



Le professeur. — Qu'est-ce qui précède le baptême ?
L'élève. — Le bébé.

SCÈNE DE TOUS LES JOURS



On rit à gorge déployée, bien que l'histoire soit rielle comme la terre. C'est le conteur, voyez-vous, qui paie la consommation.

LES GAFFES



Les gâtes folles d'une soirée où la dame de la maison a réussi à mettre ensemble tous les invités qui se détestent.

UN PETIT COMPLET POUR DAMES



La maîtresse. — A qui ce casque, Maria?
La bonne. — C'est à moi, madame.
La maîtresse. — Mais c'est un casque de sergent de ville !
La bonne. — Oui, madame ; le sergent aussi est à moi.

GRAVE DÉTERMINATION



Estelle. — La petite orgueilleuse qui passe un quart d'heure à s'admirer la chevelure !
Clora. — Tu n'y es pas, chère. Alfred m'a demandé une mèche de mes cheveux, et je ne sais vraiment pas où la prendre.

LES BIENFAITS D'UN PRÉTENTE



Le chef de famille. — En effet, nous allons au cirque. Quand on n'a qu'un bébé, il faut bien se plier un peu à ses caprices.

CATHELINETTE

Un matin d'avril 1796, un joli soleil se levait sur la ville d'Angers ; un soleil pimpant, qui perçait la brume matinale et accrochait ses joyeux rayons sur un clocher d'église, au faite d'un maison, au sommet d'un arbre. Dans Angers, surnommée la *Ville noire*, à cause de ses toits d'ardoise, il y avait des rues que le soleil n'atteignait pas, d'autres qu'il inondait de lumière, d'autres encore qu'il n'éclairait que d'un côté, laissant l'autre côté dans l'ombre. La rue de la Fontaine, près du Vieux Marché, se trouvait dans ce cas ; éclatante à droite, sombre à gauche. La rue devait son nom à une citerne située vers le milieu de sa montée. Recouverte d'une sorte de niche en pierre, surmontée et entourée de délicates sculptures représentant des amours enlacés dans des guirlandes de fleurs, cette citerne était un bijou d'art, datant évidemment du siècle du grand roi. Mais les planches vermoulues qui la recouvraient, le tuyau de cuivre par lequel s'écoulait l'eau, la pompe qu'il fallait mettre en mouvement pour faire monter cette eau contrastaient péniblement avec les enfants joufflus couronnés de roses, ciselés avec amour par quelque artiste oublié.

Vis-à-vis de la fontaine, dans la partie sombre de la rue, se trouvait une boutique à larges vitres ; on apercevait derrière ces vitres des rayons supportant des étolles, des bas de laine, des gilets tricetés, des mantes de lainage, tous objets justifiant l'enseigne inscrite sur la boutique : "Bernard, marchand drapier, bonnetterie, mercerie." Bien qu'il fût encore trop matin pour espérer la venue des pratiques, la boutique était ouverte. Le père Bernard, dans ses culottes de droguet, ses bas chinés, ses gros souliers à boucles, sa veste de futaine, son chapeau de feutre mis de côté, trotinait dans ses magasins, donnant le coup d'œil du maître, mettant en évidence un drap avantageux, dissimulant dans le pénombre une mante défraîchie, enfin faisant acte de bon commerçant.

Le bonhomme n'était pas seul à être réveillé du matin. Sur le seuil de la porte, un grand garçon bien bâti, bien découplé, portant la tenue des soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse, dite armée des Sans-Culottes, regardait avec attention la

maison d'en face, et surtout une croisée de cette maison. Des rideaux très blancs, quelques pots de giroflées et de verveines soigneusement entretenus et posés sur une tablette en dehors de la fenêtre étaient sans doute très intéressants à contempler, pour que ce grand garçon, qui ne devait pas être un timide, restât ainsi en extase.

La boutique était obscure, mais le vieux Bernard voyait clair. Après avoir suivi la direction du regard du jeune homme, il s'approcha de lui.

"Eh bien, Francian, elle ne descend donc pas ce matin, la belle Cathelinette ?" dit-il en riant.

L'autre se retourna, mécontent.

"Vous êtes là, mon oncle ?

— Et toi, tu es là ! fit le malin vieux en désignant la fenêtre aux giroflées.

— La citoyenne Cathelinette Moreau vaut la peine d'être regardée, je crois ! marmotta Francian.

— Regardée, oui ! mais regardée à en perdre le boire et le manger, non ! D'ailleurs, dans quinze jours au plus, tu seras rappelé par le général, et adieu les amours ! Quand je dis : les amours... elle ne fait guère attention à toi, tu sais, ta belle !

— Vous voulez qu'une honnête fille se jette à la tête des gens ?

— Non pas ! mais... enfin, elle est un peu fiéreuse, ta Cathelinette ! Elle vous a un air ! on dirait, ma foi...

— La voilà ! s'écria Francian, qui n'avait ni écouté ni entendu le petit sermon du bonhomme.

La porte de la maison en face s'ouvrait et une jeune fille en sortait. Il avait bien raison, le sergent Francian, de se lever de bon matin pour guetter cette venue-là ! Cathelinette valait la peine que dix gaillards, même des huppés, ouvrissent les yeux dès l'aurore pour l'apercevoir ! Elle était grande, svelte, d'air un peu fier, comme disait le père Bernard. Ses cheveux noirs, d'une invraisemblable épaisseur, s'échappaient du bonnet à grandes dentelles ; la jupe unie, le tablier rayé, le fichu de mousseline croisé sur la poitrine et noué derrière le dos paraissaient une parure sur cette adorable fille. Ses sabots eux-mêmes contenaient de si petits pieds qu'ils faisaient penser aux contes de fées. Comment n'eût-il pas été sous le charme, le sergent Francian ? Il restait là, bouche ouverte, regardant de tous ses yeux et de tout son cœur la jeune fille.

"Bonjour, citoyen Bernard ; bonjour, citoyen Francian, dit elle d'une voix timbrée qui faisait sauter le cœur du sergent plus que ne le faisait le bruit du canon. Voilà une belle journée qui s'annonce !

— Et voilà quelque chose de bien trop lourd pour vous, citoyenne Cathelinette ! s'écria Francian en se précipitant pour prendre aux mains de la jeune fille une de ces grandes buyes de cuivre si en faveur dans les provinces.

En une seconde, la buye était placée sous le tuyau, et le sergent pompait, pompait avec ardeur, en regardant Cathelinette adossée à la fontaine.

"Et le citoyen Moreau, moment est-il ? va-t-il un peu mieux ? demanda Bernard, qui en dépit de lui-même admirait cette belle jeunesse.

— Hélas ! citoyen, mon pauvre père est toujours bien affaibli et bien triste de ne pouvoir se rendre, comme nous devons le faire, en notre petit village de Friouze, où nous avons un peu de bien. Sans ces vilaines fièvres qui l'ont pris, nous serions allés tout droit là-bas, au lieu de rester ici depuis trois mois !

— C'est vrai ! vous êtes ici depuis un peu plus de trois mois ! c'est ce que je disais à Francian, quand il m'est arrivé, il y a quinze jours.

— Il me semble qu'ils ont passé comme quinze heures, ces quinze jours là ! s'écria Francian, qui donnait de si vigoureux coups de pompe que la buye débordait de tous côtés.

— Francian, mon fils ! tu gaspilles les eaux de la République ! fit le vieux.

Cathelinette avait rougi à cette observation.

"La République ! je lui ai donné assez de mon sang pour qu'elle me donne un peu d'eau ! dit le jeune homme en dissimulant son embarras sous une fanfaronnade ; si elle n'est pas contente, la République, on se fera tuer pour elle un de ces jours, voilà tout !"

Cette fois, Cathelinette ne rougit pas, elle pâlit.

"Il ne faut pas parler ainsi, citoyen sergent, dit-elle très vite et très bas ; il y a des gens qui ont besoin de vous dans ce monde !"

Francian crut que la terre tournait autour de lui.

UN BON TOUR



Mme Planigan. — Comme te voilà, Patrick ? Blessé ?

Patrick. — Je viens de jouer un bon tour à Clancy. Il s'était caché dans un coin pour guetter Harritz au passage, et comme je me suis donné à arriver le premier, il m'a pris pour lui et m'a asommé. Ça valait cinq dollars pour voir son embêtement, quand il a découvert que c'était un autre.

L'ARISTOCRATIE DE L'ÂGE DE FER



Julie. — As-tu fait visite aux Shetland ?

Athéna. — Certainement non. Ils ont dix mille dollars de revenu ; les gens chics n'ont pas la moitié de cela. Il faut faire une ligne de séparation quelque part.

TORT IRRÉPARABLE



Madame Smith.—Pourquoi n'as-tu pas parlé à madame Dominique? Avant notre mariage, vous étiez en si bons termes!
Monsieur Smith.—Oui. La malheureuse! Elle m'a refusé. Je ne le lui pardonnerai jamais de ma vie.

—Besoin de moi? qui a besoin de moi?
—Et qui est-ce qui aiderait la citoyenne à remplir ses buyes?" dit railleusement le bonhomme. Francian allait répliquer, mais un coup d'œil de Cathelinette arrêta les mots sur ses lèvres. Ce coup d'œil désignait Bernard, qui rentrait dans son magasin, à l'appel de plusieurs pratiques. Le sergent s'était rapproché de la jeune fille. "Vous venez de dire des mots qui m'ont été au cœur, dit-il d'une voix très émue. Il n'y a que quinze jours que je vous connais, il me semble que je vous ai toujours connue et toujours aimée. Oh! ne vous éloignez pas de moi! je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut prendre le cœur d'une jeune fille comme on prend une ville, à l'assaut! Un cœur comme doit être le vôtre, ça se mérite et ça se gagne! Si je savais comment m'y prendre pour le gagner!"

Cathelinette regarda la loyale figure placée en face d'elle, deux fois elle ouvrit la bouche pour répondre, deux fois elle hésita.
—Citoyen Francian, dit-elle enfin, comme si les mots lui fussent difficiles à prononcer, il n'y a pas qu'une seule façon de donner son cœur à un brave garçon comme vous paraissez l'être. Si ce n'est que de l'amitié qu'il vous faut...

—Ah! de l'amitié, répéta Francian, ça me dit que vous ne m'aimerez jamais!"

Elle ne répondit pas.
"Ça dit même peut-être que vous en aimez un autre?"

Elle inclina la tête.
"Sans doute un de votre pays, un promis?"

Elle fit le même signe.
"Parbleu! le boulet qui me tuera sera le bienvenu!" s'écria Francian dans un tel élan de chagrin que deux grosses larmes lui jaillirent des yeux. Il avait beau être soldat de la République, s'être bravement battu à Châtillon et à Montenotte, il n'avait que vingt-cinq ans, le sergent Francian!

Cathelinette regarda de nouveau du côté de la boutique; le père Bernard était toujours occupé et ne songeait pas à l'observer. Elle mit sa petite main sur le bras du jeune homme.

"Vous me faites beaucoup de peine, Francian! Ne me croyez pas mauvaise de vous avoir parlé si franchement. Une fille coquette

aurait cherché à vous tromper; cela aurait-il mieux valu, dites?"

—C'est vrai! mais je vous aurais tant aimée, voyez-vous! que savoir comme cela, tout d'un coup, que jamais... Et vous disiez qu'il y avait dans le monde des gens qui avaient besoin de moi! s'écria le sergent avec une recrudescence de chagrin, et j'ai été assez sot pour croire...

—Que c'était de moi que je parlais? Vous aviez raison!

—C'était de vous, Cathelinette! mais expliquez-vous!

—Oui, il me faudrait trouver, Francian, un homme assez généreux, assez loyal pour me donner un dévouement entier, aveugle, en échange de l'amitié sincère que je lui offrirais. Vous sentez-vous le courage d'être cet homme là, Francian?

—Un dévouement entier, aveugle, pour vous?

—Pour moi et pour les miens?

—Pour votre père?

—Oui!

—Et pour celui que vous aimez?

—Oui!

—Mais de quoi donc s'agit-il?

—Il s'agit de vie ou de mort!"

Le soldat tressaillit. Un vague soupçon, déjà éveillé par certaines paroles du bonhomme Bernard, lui revint en mémoire.

"Eh bien? interrogea Cathelinette pâle et hale-tante.

—Je vous ai dit que j'étais à vous, fit rapidement le jeune homme. Quand saurais-je ce que vous voulez de moi?

—Ce soir, à neuf heures, frappez deux petits coups à cette porte; j'ouvrirai. Et merci, mon ami! oh! merci!"

LE TRAVAIL EXPERT



La servante.—Quelles gages payez-vous, madame?
Madame Smith.—Je paierai libéralement en proportion de ce que vous gagnerez.
La servante.—Je ne travaille pas dans ces petits prix, moi.

PRÉSENCE D'ESPRIT



Eugénie.—N'ayez pas peur, M. Belavance; le chien n'a pas une dent.
L'amoureux.—Je le sais; ce n'est rien que pour le faire fâcher.

Elle reprit vivement la buye de cuivre, et rentra dans la maison.

Une main s'abattit sur l'épaule du soldat.
"Le déjeuner attend! s'écria le bonhomme Bernard. As-tu fini de regarder cette porte, beau langoureux?"

Dire ce que fut cette journée pour Francian serait difficile; tantôt il se disait que le soir ne viendrait jamais, tantôt qu'il viendrait trop vite; le désir de savoir ce que Cathelinette avait à lui dire le dévorait, et pourtant il craignait de l'apprendre. Ne lui avait-elle pas été toute espérance?

"Puisqu'elle ne l'aime pas, pourquoi te dévouer à elle? criait l'orgueil.

"Puisque tu l'aimes, pourquoi ne pas lui être dévoué?" disait l'affection.

Et, à la louange du pauvre sergent, la seconde de ces voix était plus souvent écoutée que la première.

Dans la petite maison de Cathelinette, derrière les gir-fées, les verveines et les rideaux blancs, les angoisses n'étaient pas moins grandes. Plus pâle qu'à l'ordinaire, Cathelinette allait et venait dans la chambre, préparant un léger repas pour son père qui reposait, étendu sur son lit. La nuit était enfin venue.

"Bientôt neuf heures!" murmura la jeune femme.

Le malade se souleva sur son lit.
"Vous pensez n'avoir pas fait une imprudence en donnant rendez-vous à ce jeune homme, ma fille?" demanda-t-il.

Cathelinette secoua sa tête, débarrassée du bonnet de dentelle qui cachait la chevelure.

"Mon père, Francian est loyal, j'en suis sûre!"

—Dieu vous entende! d'ailleurs, notre situation est si terrible qu'il faut tout oser!

—Le voilà! dit la jeune femme qui tressaillit en entendant deux légers coups frappés à la porte d'en bas. Dois-je l'introduire ici, mon père?

—Faites comme vous l'entendrez, ma fille, je m'en remets à vous!"

Cathelinette tremblait en ouvrant la porte, moins, pourtant, que Francian ne tremblait en entrant dans cette maison où elle demourait.

"Merci d'être venu! dit elle tout bas.

—Vous n'avez pas douté de moi, je pense," dit simplement le sergent.

A LA RECHERCHE DE L'IDÉAL



I
L'eccentrique John Moneybag, qui avait, pendant toute sa vie, rêvé une beauté idéale, fut frappé comme un coup de foudre d'un portrait de femme qui correspondait à toutes ses aspirations.

II
Après l'avoir vainement cherchée, cette femme en Europe, il passa en Turquie,

III
parcourut les plaines de l'Ouest américain,

IV
se rendit au pays des Esquimaux,

Sans répondre, elle l'introduisit dans la chambre où se trouvait son père. Le lit où il se reposait était placé en face de la porte. En entendant des pas, le malade s'était soulevé. Le jeune homme et lui se trouvèrent face à face.

Un cri s'échappa à Francian.

« Monsieur de Morigny ! Le marquis de Morigny !

— Vous vous souvenez de moi ? demanda le marquis.

— Je me souviens de vous avoir vu dans les rangs de nos ennemis ! dit hardiment le jeune homme.

— Je puis en dire autant de vous, monsieur ! » s'écria le marquis.

La jeune femme s'élança vers lui.

« Mon père, dit-elle fermement, j'ai fait appel à la loyauté, à la générosité du citoyen Francian, en lequel j'ai toute confiance. Le moment ne semble donc bien mal choisi pour de tels mots ! »

Le marquis gronda quelque chose qui pouvait passer pour une excuse.

« Laissons cela, dit brusquement le sergent, je vous ai promis mon aide... et je tiens toujours mes promesses !

— Vous êtes le plus loyal cœur que je connaisse, fit doucement la jeune femme. Je n'ai d'espoir qu'en vous ! Si vous ne nous venez pas en aide, nous sommes perdus !

— Perdus ? êtes-vous donc dénoncés ?

— Oui ! depuis l'assaut de La Rochelle, où mon père a reçu cette blessure à l'épaule, qui ne s'est pas encore formée, nous sommes traqués, poursuivis ! sa tête est mise à prix !

— C'est qu'en effet M. de Morigny est un ardent vendéen, un ennemi acharné de la République, murmura Francian.

— Par quel miracle avons-nous pu nous réfugier ici, et n'y être pas découverts... je ne sais ! Mais je sais par les feuilles que Lesage a remplacé Lanjuinais comme dictateur, et Lesage hait mon père ! Il me hait, moi qui ai refusé de devenir sa femme ! Chaque jour le danger se rapproche ; chaque jour je puis être séparée de mon père, auquel mes soins sont si nécessaires ! Francian, si vous avez pour Hélène de Brétigny un peu de l'affection que vous offriez à Cathelinette Moreau, sauvez-nous !

— Hélène de Brétigny ! vous êtes...

— Je suis la femme du comte Henri de Brétigny, qui nous attend en Angleterre...

— Mariée ! »

Ce mot fut-il dit ou simplement pensé par le jeune homme, il n'en sut rien, mais il lui sembla que son cœur se déchirait.

« Ce que vous me demandez, dit-il presque sévère, c'est de vous aider à fuir, vous qui avez combattu contre les miens ! c'est de manquer

à mon honneur de soldat, à la foi jurée à mon pays !... »

— Pardieu, non ! s'écria le marquis ; si vous nous aidez à nous mettre en sûreté, ce que j'ai désiré, je vous le jure, bien plus pour Hélène que pour moi, je vous donne ma parole et j'engage celle de mon gendre, le comte Henri de Brétigny, de ne jamais combattre contre vous et vos camarades ! Cela serait lâcheté ; et l'on n'est pas lâche chez nous, vous savez, monsieur Francian ! »

Le soldat hésitait encore, la jeune femme se tourna vers lui.

« Mon ami... » murmura-t-elle.

Il la regarda longuement, comme on regarde ceux que l'on ne reverra plus et dont on veut garder l'image au fond de son cœur.

« Ne perdons pas de temps, dit-il brièvement ; ce qu'il faut faire, je vais vous le dire. »

Le surlendemain, le sergent installait confortablement, dans une confortable carriole appartenant à l'oncle Bernard, d'abord le citoyen Moreau, que les fièvres qui ne le quittaient guère avaient obligé à se faire porter dans la voiture, ensuite Cathelinette, bien enveloppée dans sa grande mante à capuchon. Francian conduisait la carriole.

« C'est tout simple, avait dit Bernard aux voisins ; puisqu'il me fallait aller jusqu'à Rennes avec les toiles et les draps que j'y dois vendre en foire, et que ces braves gens s'en retournent chez eux, à Friouze, à deux lieues de là, il est tout simple que je leur prête la carriole.

— Et il est tout simple aussi que votre neveu fasse la conduite, histoire de causer pendant la route à la petite citoyenne ! avaient répondu les voisins en riant.

— Pardieu ! » avait fait le bonhomme en riant aussi.

Lorsque Francian revint à Angers, trois jours plus tard, les marchandises avaient été remises à qui de droit, pour la vente en foire. Mais les voyageurs avaient quitté Granville ; Granville, où une petite barque, dirigée par le comte de Brétigny et deux hommes sûrs, les attendait. Les fugitifs étaient maintenant en sûreté sur les côtes d'Angleterre. Lesage, qui ne fit que passer à la dictature, n'eut pas le temps de penser à cette disparition.

Le soir même de sa rentrée à Angers, le soldat Francian recevait l'ordre de rejoindre.

Un matin d'avril 1802, un joli soleil se levait sur la ville d'Angers. Un soleil pimpant, perçant les brumes matinales, accrochait ses rayons tantôt sur un clocher d'église, tantôt au faite d'une maison, tantôt au haut d'un arbre. Dans la rue de la Fontaine, près du Vieux-Marché, que le soleil faisait bien éclatante à droite, bien sombre à gauche, deux personnes marchaient vivement, malgré l'heure peu avancée de la journée. C'était un homme et une femme, tous deux beaux, tous deux dans l'épanouissement robuste de la trentième année. A leur mise et à leur allure, on reconnaissait qu'ils faisaient partie de cette noblesse émigrée pendant la Terreur et à laquelle le Premier Consul avait ouvert toutes grandes les portes de la France.

La jeune femme marchait un peu en avant. Arrivée en face de la fontaine, elle poussa une exclamation de surprise et de désappointement.

« La boutique de Bernard est fermée ! l'enseigne n'y est plus ! dit-elle en se tournant vers son compagnon.

— Il faut s'informer dans le voisinage, ma chère Hélène, dit vivement celui-ci ; peut-être ce Bernard n'a-t-il fait que changer de demeure.

— Vous demandez, citoyenne ? fit l'épicier en face, qui, du seuil de sa porte, regardait les deux étrangers. Vous demandez le citoyen Bernard ? Le brave homme s'est retiré des affaires ; il est allé vivre je ne sais où, depuis le chagrin qu'il a enduré...

— Le chagrin ? quel chagrin ?

— Depuis la mort de son neveu Francian, mort à Fleurus, de la mort des braves.

— Mort ! » s'écrièrent M. et Mme de Brétigny.

Hélène jeta un coup d'œil autour d'elle ; sur la croisée autrefois garnie de giroflées et de verveines, sur la fontaine aux délicates ciselures, sur la vieille pompe que le pauvre sergent manœuvrait avec tant d'ardeur en admirant la jolie Cathelinette ; et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues.

« Pauvre Francian ! murmura-t-elle ; pauvre Francian !

Georges GRAND.

Propos de cercle :

— Où en est donc votre procès avec ce sacrifiant de Z... qui vous a volé trois cent mille francs ?

— Tout est arrangé... Il épouse ma fille.

Entre bohèmes :

— Tu as du talent, j'en conviens ; mais qu'est-ce que cela te rapporte ?

— Hélas ! rien ! Et, pourtant, j'ai le feu sacré.

— Oui, mais c'est un feu qui ne produit point de braise.



V
fit le tour de l'Afrique,



VI
finît par trouver l'artiste qui l'avait fait poser comme modèle,



VII
et qui la lui présenta.

LA SAINT-CHARLEMAGNE



Boutentrain. — Bien fait pour lui ! Il n'avait qu'à fumer des cigares Nectar : il ne serait pas malade !

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

IV

GRANDE DÉTERMINATION

Canailles !

C'était bien le nom qu'il convenait à de tels gueux. Mais la famille n'en était pas moins volée.

Chaque soir, M. Cascabel avait l'habitude de vérifier si le coffre était bien à sa place. Or, la veille, il s'en souvenait, à la suite des rudes fatigues de cette journée, tombant de sommeil, il n'avait pas fait sa vérification habituelle. Évidemment, pendant que Jean, César et Clou étaient allés avec lui chercher les objets abandonnés au tournant de la passe, les deux conducteurs, ayant pénétré sans être aperçus jusque dans le dernier compartiment, s'étaient emparés du coffre-fort, et l'avaient caché sous quelques broussailles, à la lisière du campement. Voilà pourquoi ils avaient refusé de passer la nuit à l'intérieur de la *Belle-Roulotte*. Puis, ils avaient attendu que toute la famille fût endormie, et s'étaient enfuis avec les chevaux du fermier.

De toutes les économies de la petite troupe, il ne restait plus rien, si ce n'est quelques dollars que M. Cascabel avait dans sa poche. Et encore était-ce heureux que ces coquins n'eussent point emmené Vermout et Gladiateur !

Les chiens, depuis vingt-quatre heures, déjà habitués à la présence des deux hommes, n'avaient pas même donné l'éveil, et le méfait s'était accompli sans difficulté.

Où retrouver les voleurs, maintenant qu'ils s'étaient jetés à travers la Sierra ? Où retrouver l'argent ? Et, sans cet argent, comment traverser l'Atlantique ?

Le désespoir de la famille se traduisait par les larmes des uns, par la fureur des autres. Tout d'abord, M. Cascabel fut en proie à un véritable accès de rage, et sa femme, ses enfants, eurent bien de la peine à le calmer. Mais, après s'être ainsi abandonné à sa colère, il redevint maître de lui, en homme qui ne doit pas perdre son temps en vaines récriminations.

« Maudit coffre ! ne put s'empêcher de dire Cornélia, au milieu de ses larmes.

— Il est certain, dit Jean, que, si nous n'avions pas eu de coffre, notre argent...

— Oui ! Une belle idée qui m'est poussée là, d'acheter cette satanée boîte ! s'écria M. Cascabel. Décidément quand on a un coffre, il est prudent de n'y rien mettre ! La belle avance qu'il soit à l'épreuve du feu, comme me disait le marchand, du moment qu'il n'est pas à l'épreuve des voleurs !

Il faut le reconnaître, c'était là un rude coup pour la famille, et on ne peut trouver surprenant

qu'elle en fût accablée. Volée de deux mille dollars gagnés au prix de tant de peines !

« Que faire ? dit Jean.

— Que faire ? répondit M. Cascabel, dont les dents serrées semblaient mâcher les paroles. C'est très simple ! C'est même extraordinairement simple ! Sans chevaux de renfort, nous ne pouvons continuer à remonter la passe. Eh bien ! je propose de retourner à la ferme. Peut-être ces gueux y sont-ils.

— A moins qu'ils n'y aient pas reparu ! » répliqua Clou-de-Girofle.

Et, vraiment, c'était plus que probable. Toutefois, comme le répéta M. Cascabel, il n'y avait pas d'autre partie à prendre que de revenir en arrière, puisqu'on ne pouvait aller en avant.

Là-dessus Vermout et Gladiateur furent attelés, et la voiture commença à redescendre le défilé de la Sierra.

Cela ne se fit que trop facilement, hélas ! On va vite lorsqu'il n'y a plus qu'à dévaler des pentes ; mais on marchait l'oreille basse, en silence, si ce n'est que, de temps en temps, une bordée de jurons s'échappait de la bouche de M. Cascabel.

A midi, la *Belle-Roulotte* s'arrêta devant la ferme. Les deux voleurs n'y étaient point revenus. En apprenant ce qui avait eu lieu, grande colère du fermier, qui ne s'inquiéta guère, d'ailleurs, de la famille. Si on lui avait volé son argent à elle, on lui avait volé ses trois chevaux, à lui ! Après s'être enfié dans la montagne, les malfaiteurs avaient dû se porter au delà de la passe. Courez donc à leur poursuite ! Et le fermier, furieux, n'était pas éloigné de vouloir rendre M. Cascabel responsable du vol de ses bêtes.

« Voilà qui est raide ! dit celui-ci. Pourquoi avez-vous de pareils coquins à votre service, et pourquoi les louez-vous aux honnêtes gens ?

— Est-ce que je le savais ? répondit le fermier. Jamais je n'avais eu à me plaindre d'eux ! Ils venaient de la Colombie anglaise...

— Ils étaient Anglais ?

— Sans doute.

— Dans ce cas, on prévient le monde, monsieur, on le prévient ! » s'écria M. Cascabel.

Quoi qu'il en soit, le vol était commis, et la situation était extrêmement grave.

Mais, si M^{me} Cascabel ne parvenait pas à prendre le dessus, son mari, avec ce fond de philosophie foraine qui lui était propre, finit par recouvrer son sang-froid.

Et, lorsqu'ils furent réunis dans la *Belle-Roulotte*, une conversation s'engagea entre tous les membres de la famille — conversation de la plus haute importance, « de laquelle allait sortir une grande détermination, » ainsi que le disait M. Cascabel en faisant rouler les r.

« Enfants, il y a dans la vie de ces circonstances où un homme résolu doit savoir se décider. J'ai même observé que ces circonstances sont généralement désagréables. Telles celles où nous nous trouvons par le fait de ces malfaiteurs. Des Anglais, des Englishmen ! Donc, il s'agit de ne pas aller par quatre chemins, d'autant plus qu'il n'y en a pas quatre. Il n'y en a qu'un, et c'est celui que nous prendrons tout à l'heure !

— Lequel ? demanda Sandre.

— Je vous ferai tout à l'heure connaître le projet qui m'est venu à la tête, répondit M. Cascabel. Mais, pour savoir s'il est exécutable, il faut que Jean apporte sa machine où il y a des cartes.

— Mon atlas, dit Jean.

— Oui, ton atlas. Tu dois être fort en Géographie ! Va chercher ton atlas.

— A l'instant, père.

Et, lorsque l'atlas eut été déposé sur la table, M. Cascabel reprit en ces termes :

« Il est bien entendu, enfants, quoique ces coquins d'Anglais — comment ne me suis-je pas douté que c'étaient des Anglais ! — nous aient volé notre coffre — pourquoi ai-je eu l'idée d'acheter un coffre ! — il est bien entendu, dis-je que nous ne renonçons pas à notre idée de retourner en Europe.

— Y renoncer ? Jamais ! s'écria M^{me} Cascabel.

— Digne ment répondu, Cornélia ! Nous voulons rentrer en Europe, et nous y rentrerons ! Nous voulons revoir la France et nous la reverrons ! Ce n'est pas parce que des gueux nous ont dépouillés que... Moi d'abord il me faut l'air du pays où je mourrai.

— Et je ne veux pas que tu meures, César ! Nous sommes partis pour l'Europe, malgré tout, nous y arriverons.

— Et de quelle façon ? demanda Jean, avec instance. Oui ! de quelle façon ?

— En effet, de quelle façon ? répondit M. Cascabel qui se grattait le front. Certainement, en donnant des représentations sur notre route, nous parviendrons à gagner au jour le jour de quoi conduire la *Belle-Roulotte* jusqu'à New-York... Mais, une fois-là, faute de la somme nécessaire pour payer sa place, pas de paquebot ! Et, sans paquebot, pas possible de traverser la mer autrement qu'à la nage ! Or, il me semble que cela sera assez difficile.

— Très difficile, monsieur patron, répondit Clou, à moins d'avoir des nageoires.

— En as-tu ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien ! tais-toi, et écoute !

Puis, s'adressant à son aîné :

« Jean, ouvre ton atlas, et montre-nous sur la carte l'endroit où nous sommes ! »

Jean chercha la carte de l'Amérique septentrionale et la plaça sous les yeux de son père. Tous la regardèrent, tandis qu'il indiquait du doigt un point de la Sierra Nevada, situé un peu dans l'est de Sacramento.

« Voici l'endroit, dit-il.

— Bien, répondit M. Cascabel. Ainsi, une fois de l'autre côté de la montagne, nous aurions à parcourir tout le territoire des États-Unis jusqu'à New York ?

— Oui, père !

— Et combien de lieues cela fait-il ?

— Environ treize cents lieues.

— Bon ! Ensuite il faudrait franchir l'Océan ?

— Sans doute.

— Combien de lieues a-t-il cet Océan ?

— A peu près neuf cents jus qu'en Europe.

— Et, une fois arrivés en France, autant dire que nous sommes dans notre Normandie ?

— Autant le dire !

— Et tout cela fait ?

— Deux mille deux cents lieues ! s'écria la petite Napoléone, qui avait compté sur ses doigts.

— Voyez vous, la gamine ! dit M. Cascabel. Cela suit déjà l'arithmétique ! — Nous disons deux mille deux cents lieues ?

— Environ, père, répondit Jean, et je crois que je fais bonne mesure !

— Eh bien, enfants, ce raban de queue ne servirait rien pour la *Belle-Roulotte*, s'il ne se trouvait une mer entre l'Amérique et l'Europe, une maudite mer qui lui barre le chemin ! Et, cette mer, on ne peut pas la passer sans argent, c'est-à-dire sans paquebot.

— Ou sans nageoires ! répéta Clou.

— Décidément, il y tient ! répondit M. Cascabel en haussant les épaules.

— Donc, il est de toute évidence, reprit Jean que nous ne pouvons aller par l'est !

— C'est impossible comme tu dis, mon fils, absolument impossible ! Mais, peut-être par l'ouest ?

— Par l'ouest ? s'écria Jean en regardant son père.

— Oui ! Veis un peu cela, et montre-moi par où il faudrait prendre pour faire route à l'ouest ?

— Il faudrait d'abord remonter à travers la Californie, l'Oregon et le territoire de Washington jus qu'à la frontière septentrionale des États-Unis.

— Et de là ?

— De là ? Ce serait la Colombie anglaise.

— Pouah ! fit M. Cascabel. Et il n'y aurait pas moyen d'éviter cette Colombie ?

— Non, père !

— Passons ! Et ensuite ?

— Une fois arrivés à la frontière au nord de la Colombie, nous trouverions la province d'Alaska.

— Qui est anglaise ?

— Non, russe — du moins jusqu'ici, car il est question de l'anexer.

— A l'Angleterre ?

— Non ! aux États-Unis.

— Parfait ! Et après l'Alaska, qu'y a-t-il ?

— Il y a le détroit de Behring, qui sépare les deux continents, l'Amérique de l'Asie.

— Et combien de lieues cela nous fait-il jusqu'au détroit ?

— Onze cents lieues.

—Retiens bien, Napoléone, et tu additionneras ensuite.

—Et moi ? demanda Sandre.

—Toi aussi.

—Maintenant, ton détroit, Jean, qu'est-ce qu'il peut bien avoir de large ?

—Une vingtaine de lieues, père.

—Oh ! une vingtaine de lieues ! fit observer M^{me} Cascabel.

—Un ruisseau, Cornélia, autant dire un ruisseau.

—Comment ! Un ruisseau ?

—Oui ! D'ailleurs, Jean, est-ce qu'il ne gèle pas l'hiver, ton détroit de Behring ?

—Si, père ! Pendant quatre ou cinq mois, il est complètement pris.

—Bravo ! et on peut alors le franchir sur la glace ?

—On le peut, et on le fait.

—Ah ! l'excellent détroit !

—Mais ensuite, demanda Cornélia, est-ce qu'il n'y a plus de mer à traverser ?

—Non ! C'est le continent asiatique qui s'étend jusqu'à la Russie d'Europe.

—Montre-nous cela, Jean.

Et Jean chercha dans l'Atlas la carte générale de l'Asie, que M. Cascabel examina attentivement.

—Eh ! Voilà qui s'arrange à souhait, dit-il, s'il n'y a pas trop de pays sauvages dans ton Asie !

—Pas trop, père !

—Et où est l'Europe ?

—Là, répondit Jean, en appuyant son doigt sur la frontière de l'Oural.

—Et quelle distance y a-t-il depuis ce détroit, ce ruisseau de Behring... jusqu'à la Russie d'Europe ?

—On compte seize cents lieues.

—Et jusqu'en France ?

—A peu près six cents.

—Et tout cela fait, depuis Sacramento ?

—Trois mille trois cent vingt lieues ! s'écrièrent à la fois Sandre et Napoléone.

—Un bon point à chacun ! dit M. Cascabel. Ainsi, par l'est, deux mille deux cents lieues ?

—Oui, père.

—Et par l'ouest trois mille trois cent environ ?

—Oui, soit onze cents lieues de différence.

—De différence en plus par l'ouest, répondit M. Cascabel, mais pas de mer sur la route ! Donc, enfants, quand on ne peut pas aller par un côté, il faut aller par l'autre, et c'est ce que je vous propose de faire tout bêtement !

—Tiens ! Un voyage à reculons ! s'écria Sandre.

—Non pas à reculons ! Un voyage en sens inverse !

—Très bien, père, répondit Jean. Toutefois je te ferai observer que, vu la longueur du chemin, jamais nous ne pourrions arriver cette année en France, si nous allons par l'ouest !

—Et pourquoi ?

—Parce que onze cents lieues de plus, c'est quelque chose pour notre *Belle-Roulotte*, —et son attelage !

—En bien, enfants, si nous ne sommes pas en Europe cette année, nous y serons l'année prochaine ! Et, j'y pense, puisque nous aurons à traverser la Russie, où il y a les foires de Perm, de Kazan, de Nijni, dont j'ai si souvent entendu parler, nous nous y arrêterons, et je vous promets que la célèbre famille des Cascabel y fera bonne figure et bonnes recettes aussi !

Quelles objections peut-on faire à un homme, lorsqu'il a réponse à tout ?

En vérité, il est de l'âme comme du fer. Sous les coups répétés, elle se contracte, elle se forge, elle devient plus résistante. Et c'est précisément l'effet qui se produisait chez ces braves saltimbanques. Pendant cette pénible existence, nomade et aventureuse, où ils avaient eu à supporter tant d'épreuves, jamais, sans doute, ils ne s'étaient trouvés dans d'aussi fâcheuses circonstances, leurs économies perdues, le retour au pays par les voies ordinaires rendu impossible. Mais ce dernier coup de marteau leur avait été si rudement asséné par la mauvaise chance, qu'ils se sentaient de force à tout braver dans l'avenir.

M^{me} Cascabel, ses deux fils et sa fille applaudirent en chœur à la proposition du père. Et pourtant c'était vraiment insensé, et il fallait que M.

Cascabel fut singulièrement "emballé" dans son désir de revenir en Europe pour s'être résolu à mettre un tel projet à exécution ! Bah ! qu'était-ce d'avoir à traverser l'ouest de l'Amérique et la Sibérie asiatique, du moment que l'on se dirigeait vers la France !

—Bravo ! Bravo ! s'écria Napoléone.

—Et *bis ! bis !* ajouta Sandre, qui ne trouva pas de mots plus significatifs pour exprimer son enthousiasme.

—Dis donc, père, demanda Napoléone, est-ce que nous verrons l'Empereur de Russie ?

—Certainement, si Sa Majesté le Czar a l'habitude de venir se divertir à la foire de Nijni !

—Et nous travaillerons devant lui ?

—Oui ! pour peu que cela lui fasse plaisir !

—Ah ! que je voudrais bien l'embrasser sur les deux joues !

—Peut-être devras-tu te contenter d'une joue, fillette ! répliqua M. Cascabel. Mais si tu l'embrasses, prends bien garde d'abîmer sa couronne !

Quant à Clou-de-Girofle, c'était de l'admiration qu'il éprouvait pour le génie de son patron et maître.

Ainsi, l'itinéraire bien arrêté, la *Belle-Roulotte* remonterait à travers la Californie, l'Orégon et le territoire de Washington jusqu'à la frontière anglo-américaine. Il restait une cinquantaine de dollars environ—l'argent de poche qui heureusement, n'avait point été déposé dans le coffre-fort. Cependant, comme une aussi faible somme ne pourrait suffire aux frais quotidiens du voyage, il fut convenu que la petite troupe donnerait des représentations dans les villes et villages. Il n'y avait pas, d'ailleurs, à se préoccuper des retards que ces haltes occasionneraient. Ne faudrait-il pas attendre que le détroit fût glacé sur toute sa surface pour offrir passage au véhicule ? Or, il ne pouvait l'être avant sept ou huit mois.

—Et ce sera bien le diable, dit M. Cascabel, pour conclure, si nous n'encaissons pas quelques jolies recettes avant notre arrivée au bout de l'Amérique !

A la vérité, dans toute la région supérieure de l'Alaska, "faire de l'argent" au milieu des tribus errantes d'Indiens, c'était fort problématique. Mais, jusqu'à la frontière occidentale des Etats-Unis, en cette portion du nouveau continent que n'avait point encore visitée la famille Cascabel, nul doute que le public ne s'empressât, rien que sur sa réputation, de l'accueillir comme elle le méritait.

Au-delà, il est vrai, ce serait la Colombie anglaise, et, bien que les villes y fussent nombreuses, jamais, non jamais ! M. Cascabel ne s'abaîsserait à quêter des shillings ou des pences. C'était déjà bien assez, c'était déjà trop que la *Belle-Roulotte* et son personnel fussent contraints à fouler pendant plus de deux cents lieues le sol d'une colonie britannique !

Quant à la Sibérie asiatique, avec ses longues steppes désertes, à peine y rencontrerait-on quelques-unes de ces peuplades samoyèdes ou tchouktchis, qui ne quittent guère les régions du littoral. Là, pas de recettes en perspective, sans doute. On le verrait assez, lorsqu'on y serait.

Tout étant convenu, M. Cascabel décida que la *Belle-Roulotte* partirait dès le lendemain au lever du jour.

En attendant, il s'agissait de souper. Cornélia se mit à la besogne avec son empressement habituel, et tandis qu'elle fricotait, aidée de Clou-de-Girofle :

—C'est pourtant une fameuse idée, dit-elle, qu'a eu là M. Cascabel.

—Oui, patronne, fameuse idée comme toutes celles, d'ailleurs, qui cuisent dans sa casserole... je veux dire qui trottent dans son cerveau.

—Et puis, Clou, pas de mer à traverser dans cette direction, et pas de mal de mer.

—A moins que... il n'y ait des roulis de glace dans ce détroit !

—Assez, Clou, et pas de mauvais présages !

Pendant ce temps, Sandre exécutait quelques sauts périlleux qui ravirent son père. Et, de son côté, Napoléone dansait gracieusement, tandis que les chiens gambadaient près d'elle. C'est qu'il y avait lieu, maintenant, de se remettre en haleine, puisque les représentations allaient être reprises.

Soudain, Sandre de s'écrier :

—Et les bêtes que nous n'avons pas consultées pour notre grand voyage !

Courant aussitôt près de Vermout.

—Eh bien ! mon vieux bidet, ça te va-t-il, une bonne trotte de trois mille lieues ?

Puis, s'adressant à Gladiator :

—Qu'est-ce que vont dire tes pauvres vieilles jambes ?

Les deux chevaux hennirent ensemble, comme pour donner leur acquiescement.

Se retournant alors vers les chiens :

—Et toi, Wagram, et toi, Marengo, reprit Sandre, allez-vous vous payer de belle gambades ?

Aboiements joyeux qui furent accompagnés de quelques sauts significatifs. Il n'y avait pas à s'y tromper, Wagram et Marengo feraient le tour du monde sur un signe de leur maître.

C'était au singe, à présent, de donner son avis.

—Voyons, John Bull ! s'écria Sandre, ne prends pas cet air déconfit ! Tu vas voir du pays, mon garçon ! Et si tu as trop froid, on te mettra une bonne jaquette ! Et tes grimaces ? J'aime à croire que tu ne les a pas oubliées, tes grimaces ?

Non ! John Bull ne les avait pas oubliées, et il en fit de si comiques, qu'il provoqua l'hilarité générale.

Restait le perroquet.

Sandre le fit sortir de sa cage, et l'oiseau se promena, remuant la tête et se balançant sur ses pattes.

Jako tira du fond de son gosier une suite de sons articulés, où les *r* roulaient comme s'ils fussent sortis du puissant larynx de M. Cascabel.

—Bravo ! s'écria Sandre. Il est satisfait, Jako ! Il approuve, Jako ! Il a dit oui, Jako !

Et le jeune garçon, les mains en bas, les pieds en l'air, entama une série de culbutes et de contorsions, qui lui valurent les bravos paternels.

En ce moment, Cornélia parut.

—A table ! cria-t-elle.

Un instant après, les convives étaient assis dans la salle à manger, où le repas fut dévoré jusqu'à la dernière miette.

Il semblait que tout était oublié déjà, lorsque Clou ramena la conversation sur le fameux coffre-fort en disant :

—Mais, j'y pense, monsieur patron, ces deux coquins vont être bien attrapés !

—Et pourquoi ? demanda Jean.

—Puisqu'ils n'ont pas le mot, ils ne pourront jamais ouvrir le coffre !

Aussi, je ne doute pas qu'ils le rapportent !

répondit M. Cascabel en éclatant de rire. Et cet homme extraordinaire, tout à son nouveau projet, avait déjà oublié le vol et les voleurs !

V

EN ROUTE !

Oui ! en route pour l'Europe, mais, cette fois, en suivant un itinéraire peu adopté généralement et qu'il ne faut point recommander aux voyageurs s'ils sont pressés.

—Et, cependant, nous le sommes, se disait M. Cascabel, surtout pressés d'argent !

Le départ s'effectua dans la matinée du 2 mars. Dès l'aube, Vermout et Gladiator furent attelés à la *Belle-Roulotte*. M^{me} Cascabel y prit place avec Napoléone, laissant son mari et ses deux garçons aller à pied, tandis que Clou tiendrait les guides. Quand à John Bull, il s'était perché sur la galerie, et les deux chiens étaient déjà en avant.

Il faisait beau. Le renouveau gonflait de sève les premiers bourgeons des arbustes. Le printemps préludait à toutes ces magnificences qu'il déploie à profusion au milieu des horizons californiens. Des oiseaux chantaient sous la verdure des arbres à feuilles persistantes, les chênes-verts, les chênes-blancs, les pins, dont la svelte tige se balançait au-dessus des corbeilles de bruyères. Ça et là se groupaient des maronniers de petite taille, et quelques échantillons de ces pommiers, dont la pomme, sous le nom de mazanille, sert à la fabrication du cidre indien.

Tout en contrôlant sur sa carte l'itinéraire convenu, Jean n'oubliait pas qu'il était plus particulièrement chargé d'approvisionner l'office de venaison fraîche. D'ailleurs, Marengo ne le lui eût pas laissé oublier. Bon chasseur et bon chien sont

faits pour s'entendre. Jamais ils ne se comprennent mieux que là où le gibier abonde, et c'était bien le cas. Il était rare que Mme Cascabel n'eût pas à accommoder un lièvre, une perdrix huppée, un coq de bruyère ou quelque couple de ces caillies de montagnes, aux élégantes aigrettes, dont la chair parfumée constitue un manger excellent. En remontant jusqu'au détroit de Behring, si la chasse continuait à être aussi productive à travers les plaines de l'Alaska, la famille n'aurait pas grande dépense à faire pour assurer sa nourriture de chaque jour. Peut-être au delà, sur le continent asiatique, serait-elle moins chère ? Mais on avisait, lorsque la *Belle-Roulotte* serait engagée dans les interminables steppes du pays des Tchouktchis.

Aussi, tout marchait à souhait. M. Cascabel n'était homme à négliger les circonstances favorables de temps et de température dont on jouissait alors. On allait aussi vite que le permettait l'attelage, en profitant des routes que les pluies estivales rendraient impraticables quelques mois plus tard. Cela faisait une moyenne de sept à huit lieues par vingt-quatre heures, avec une halte à midi pour le repas et le repos, et une halte à six heures du soir pour le campement de nuit. La contrée n'était pas déserte, comme on pourrait le croire. Les travaux des champs y rappelaient déjà les cultivateurs, auxquels ce sol, riche et généreux, procure une aisance qui serait enviée en n'importe quelle autre partie du monde. En outre, fréquemment, on rencontrait des fermes, des hameaux, des villages, des bourgades, des villes même, surtout lorsque la *Belle-Roulotte* suivait la rive gauche du Sacramento, à travers cette région qui fut le pays de l'or par excellence et auquel est resté ce nom significatif de l'Eldorado.

La famille conformément au programme de son chef, donnait quelques représentations, partout où l'occasion s'offrait d'utiliser ses talents. Elle n'était pas encore connue dans cette portion de la Californie, et n'y a-t-il pas partout de braves gens qui ne demandent qu'à s'amuser ? A Placerville, à Aubury, à Marysville, à Tehama et autres cités plus ou moins importantes, un peu blasées sur l'"éternel" Cirque Américain qui les visite de temps à autre, les Cascabel recueillirent autant de bravos que de cents, dont le total se chiffra par quelques douzaines de dollars. La grâce et la hardiesse de Mlle Napoléone, l'extraordinaire souplesse de M. Sandre, l'adresse merveilleuse de M. Jean dans ses exercices de jongleur, les ahurissements et niaiseries de Clou-de-Girofle, furent appréciés comme ils le méritaient par les connaisseurs. Jusqu'aux deux chiens, qui firent

merveille en compagnie de John Bull. Quant à M. et Mme Cascabel, ils se montrèrent dignes de leur renommée, l'un dans le travail de la force, l'autre dans les luttes à mains plates, où elle terrassa les amateurs qui voulurent bien se présenter.

A la date du douze mars, la *Belle-Roulotte* était arrivée à la petite ville de Shasta, que la montagne de ce nom domine à quatorze mille pieds d'altitude. Vers l'ouest se profilait confusément le massif des Coast-Ranges que, par grand bonheur, il ne serait pas nécessaire de franchir pour atteindre la frontière de l'Oregon. Mais le pays était très accidenté ; il fallait circuler entre les capricieuses ramifications que la montagne projetait vers l'est, et sur ces routes à peine tracées, que l'on choisissait d'après les indications de la carte, la voiture ne marchait pas très vite. De plus, les villages devenaient rares. Assurément, mieux eût valu cheminer à travers les territoires du littoral, moins remés d'obstacles naturels ; mais cela n'aurait pu être fait qu'à la condition de se porter au delà des Coast-Ranges, dont les passes sont pour ainsi dire impraticables. Il parut donc plus sage de remonter vers le nord, afin de n'en contourner les derniers versants que sur la limite de l'Oregon.

Tel fut le conseil donné par Jean, le géographe de la troupe, et on jugea bon de s'y conformer.

Le 19 mars, quand on eut dépassé le fort Jones, la *Belle-Roulotte* s'arrêta devant la bourgade d'Yrika. Là, bon accueil qui permit d'encaisser quelques dollars. C'était le premier début d'une troupe française en ce pays. Dans ces contrées lointaines de l'Amérique, on les aime, ces enfants de la France ! Ils y sont toujours reçus à bras ouverts, et mieux, à coup sûr, qu'ils ne le seraient chez quelques-uns de leurs voisins d'Europe !

En cette bourgade, on trouva à louer, pour un prix modéré, quelques chevaux qui vinrent en aide à Vermout et à Gladiator. La *Belle-Roulotte* put ainsi franchir la chaîne au pied de sa pointe septentrionale, et, cette fois, sans avoir été pillée par les conducteurs.

"Parbleu fit observer M. Cascabel, ils n'étaient point anglais, que je sache !"

Si ce voyage ne fut pas exempt de difficultés ni de quelques retards, on s'en tira sans accidents, grâce aux mesures de prudence qui furent prises.

Enfin, le 27 mars, après un déplacement d'environ quatre cents kilomètres depuis la Sierra Nevada, la *Belle-Roulotte* franchit la frontière du territoire de l'Oregon. La plaine était bornée à l'est par le mont Pitt, qui se dresse comme un style à la surface d'un cadran solaire.

Bêtes et gens avaient rudement travaillé. On

dut prendre un pou de repos à Jacksonville. Puis, la rivière de Roques une fois travorsée, le cheminement se fit en côtoyant les méandres d'un littoral qui s'allongeait à perte de vue vers le nord.

Pays riche mais encore montueux, et très propice à l'Agriculture. Partout, des prairies et des bois. En somme, la continuation de la région Californienne. Ça et là, des bandes de ces Indiens Sastès ou Umpaquas, qui parcourent la campagne. Il n'y avait rien à craindre de leur part.

Ce fut alors que Jean, qui lisait assidûment les livres de voyage de la petite bibliothèque—car il se promettait bien de mettre ses lectures à profit—trouva à propos de faire une recommandation, dont il parut opportun de tenir compte.

(A suivre.)

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 11 juin, Après-midi et soir.

Compagnie d'acteurs de H. G. CARLETON, venant directement de New-York, représentant le grand roman français :

LES DEUX ORPHELINES

Attrait particulier entre les actes, "La Petite Viennoise NÉLETA. Nouvelle création — Danses pittoresques, "Ma Jennette," "Columbian," "Galatea Up-to-Date," "Kaleidoscope."

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Le plan du théâtre visible au théâtre même de 9 a. m. à 10 p. m.

Semaine suivante : "SINS AND SHADOWS."

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRES-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 9 Juin 1894

34,741

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,

Brochures, Pamphlets,

Affiches, Programmes,

Cartes de visite, Cartes d'affaires

Entêtes de comptes, Pancartes,

Annonces d'encan, Etiquettes,

Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Occasion Unique

de se procurer de jolis

Romans à Bon Marché!

Nous annonçons à tous nos lecteurs que nous venons de recevoir un nombre considérable de trois jolis romans, que nous vendrons pour la modique somme de

25 Centins chacun

L'ENFANT PERDU ET RETROUVÉ ;

LE MANOIR DE VILLERAI ;

— ET —

ARMAND DURAND OU

LA PROMESSE ACCOMPLIE.

Pour tous nos lecteurs qui nous en feront la demande, nous leur expédions celui des volumes qu'ils nous auront demandé, franco de port, moyennant 25 centins.

Ce sont trois jolis romans que tous, jeunes ou vieux, peuvent lire, et tous y prendront grand intérêt.

Adressez toutes vos commandes chez

POIRIER, BESSETTE & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).

— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour lous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christoph, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CONDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de condonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (Journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Ramou, Place Louvois Paris, France.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 '95

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR. GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 '94

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres et l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rucs des Allemands et Vitre

mars 31 '91

A. E. De Lorimier, L.L.B.

Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1337.

MONTREAL

avril 7 '95

J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST. LAURENT,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELL 2818
juin 17 '91

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable.
Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL
juillet 7 '91

FORTUNE EN PERSPECTIVE



La maîtresse de pension. — Non, je n'attendrai pas une journée de plus; vous n'aurez pas plus d'argent demain matin que ce soir.
Le pensionnaire. — Je vous demande pardon; j'en aurai plus. J'invite des amis à une petite partie de poker, ce soir.

UNE BELLE PEAU EST LA PREMIERE

CONDITION DE LA BEAUTE.

Les personnes qui se servent de l'Eau de beauté "LE VIDO", ont la peau blanche, claire, douce, transparente, unie et fine.

LE VIDO

est une eau composée de plantes aromatiques et émollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

LE VIDO

guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix: - \$1.00 la grande bouteille.

PROPRIETAIRE: **THE MONTREAL CHEMICAL CO.**

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente

partout
aux Etats-Unis
ET AU
Canada,

et son usage, comme breuvage a table.

à la place du

Thé, Café ou Cacao,

est devenu universel. Il est

NOURRISSANT ET FORTIFIANT.

S'il est servi à la glace, durant les chaleurs, il est

Délicieux et donne de la Vigueur.

Demandez à votre épicer pour le

CHOCOLAT MENIER

La vente annuelle excède 33 MILLIONS DE LIVRES.

S'il ne l'a pas en vente envoyez son nom et adresse à

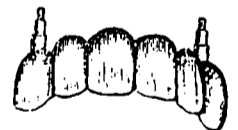
MENIER,
Branche Canadienne:
12 et 14 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

T. A. DUCHARME
AGENT GÉNÉRAL

Immubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

av. 1 '95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166

mai 1 '95

